

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 29 (2000)

Varia

Colas Duflo

Diderot, *Lettre sur les aveugles*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Colas Duflo, « Diderot, *Lettre sur les aveugles* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 29 | 2000, mis en ligne le 21 novembre 2006. URL : <http://rde.revues.org/index238.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index238.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

voilà la tâche “philosophique” par excellence », commente P. Chartier. Mais de cette tâche « ardue, souvent dangereuse », à la fois grave et comique, des préjugés, « Qu’en penser, que faire ? – après en avoir ri, bien sûr, ce qui est le commencement de la sagesse ? ». Car, ajoute P. Chartier, « le *non-sens* pointe, non comme loi de ce monde (l’absurde généralisé), mais comme *limite à nos pouvoirs*, ou comme *révélation des limites de notre représentation*. L’exercice de ces limites ou à ces limites (le conte) est une forme de réponse et sans doute une manière de maîtrise, mais ironique, sans garantie » (pp. 389-390).

Il y a, me semble-t-il, encore à réfléchir et à débattre sur les ambivalences de l’engagement de *Jacques le Fataliste et son maître* : met-il joyeusement en cause, « mieux encore qu’ailleurs dans l’œuvre de Diderot, [...] les *autorités* (ici-bas et là-haut) », ou déplace-t-il en même temps la question de la *maîtrise*, de la politique vers l’éthique et l’esthétique ? (Et dans quelle mesure peut-on ou faut-il distinguer ces dimensions ?) Ou bien les analyses du fatalisme et de la mystification constituent-elles des prolégomènes à toute (éthico)-politique future, ce qui serait déjà plus éclairé que le projet de l’auteur de *Qu’est-ce que les lumières ?*, loin d’éclairer la diversité des lumières possibles.

Cette question, que je crois moderne, reprend et renouvelle le tiraillement de Diderot entre libertinage érudit et philosophie engagée, entre l’auteur d’un texte destiné aux grands, aux lecteurs-princes de la *Correspondance littéraire* et l’auteur du même (?) texte destiné à la postérité et au *grand* public. Mais à propos, à qui donc et à quoi une édition en poche de *Jacques* est-elle destinée ? Une seule certitude, qui achève la préface de P. Chartier : « La rencontre de *Jacques le Fataliste* et de son public ne fait que commencer ».

Laurent LOTY

DIDEROT, *Lettre sur les aveugles*, par Éliane MARTIN-HAAG, Paris, Ellipses, coll. « Texte et commentaire », 1999, 96 p.

Ce livre présente en première partie le texte de la *Lettre sur les aveugles*, dans une édition presque dépourvue de notes. Son intérêt est ailleurs, dans sa deuxième partie (p. 55-91) consacrée à un commentaire des principaux enjeux du texte, qui vient compléter les diverses analyses de la *Lettre sur les aveugles* proposées dans le n° 28 de *RDE*, de façon d’autant plus intéressante qu’E. Martin-Haag développe en plusieurs points une interprétation sensiblement différente. C’est la théorie de la sensation qui fait le fil direct de l’analyse d’E. Martin-Haag, qui privilégie plus particulièrement la confrontation explicite et implicite de Diderot et de Berkeley. La thèse qu’elle soutient est qu’on a tort d’affirmer que Diderot admet, à l’instar de Berkeley, la définition de la sensation comme signe qui ne ressemblerait pas à l’extériorité matérielle (Pour une interprétation différente, on pourra confronter l’analyse d’A. Charrak dans *RDE* 28, qui rappelle que cette assimilation est d’abord cartésienne avant d’être chez Berkeley puis Diderot et que Diderot ajoute la dimension essentielle de l’apprentissage). Après avoir rappelé les thèmes principaux de l’immatérialisme, l’auteur montre comment Diderot le combat, d’abord en restaurant l’idée d’extériorité et en refusant sa théorie de la sensation, puis en formulant une théorie de l’abstraction qui justifie l’hypothèse d’un sens commun par le dépassement d’un idéalisme où le savoir mathématique se dévoie. La figure de Saunderson prend alors une dimension essentielle : E. Martin-Haag y voit la figure d’une compréhension des limites d’une physique purement mathématique et de la nécessité d’un retour au canon d’Épicure, qui restaure un

sens commun organique du plaisir et de la douleur. L'examen du problème de Molyneux par Diderot aurait alors pour but de montrer l'existence de ce sens commun au niveau de la sensation elle-même et de la vue en particulier, établissant ainsi un phénomène matérialiste pour lequel « le sens reçoit simultanément la matière corpusculaire et la forme de l'objet, de telle sorte qu'il y a une proportion entre l'organe matériel et le monde matériel auquel il participe » (p. 91).

Il s'agit d'une interprétation nouvelle et stimulante en ce qu'elle invite à la discussion. Les désaccords qu'on pourrait formuler montrent encore une fois combien l'œuvre de Diderot est complexe, ouverte et, par bien des aspects, encore à découvrir.

Colas DUFLO

Anne CHAMAYOU, *Lecture d'une œuvre. Jacques le Fataliste. A chacun son maître*, Paris, éditions du temps, 1999, 95 p.

Ce petit livre, paru dans une collection destinée à un public scolaire, mérite d'être signalé, ne serait-ce que parce qu'il est mieux fait que ne le sont d'habitude ces sortes d'ouvrages. Après une partie introductive, qui fait de la mystérieuse allégorie du château le symbole même du roman où l'incipit comme le dénouement jouent sur un parti pris d'indétermination qui marque autant un choix littéraire qu'une conviction philosophique, un tableau donne une idée de la structure du roman organisé selon trois niveaux narratifs : dialogue du romancier et du lecteur, voyage de Jacques et de son maître, récits secondaires (amours de Jacques, histoire du capitaine, etc.). Le premier chapitre introduit très habilement aux principaux thèmes du roman par le biais des chevaux, figures secondaires mais omniprésentes du texte : le cheval du maître qui refuse de tirer la charrue dans lequel Jacques reconnaît son propre symbole, l'interprétation de la conduite du cheval du bourreau qui témoigne des conceptions du monde du maître comme de Jacques, la chute de cheval de la compagne du docteur qui illustre le déterminisme de Jacques et la chute du maître qui détruit l'illusion de la liberté, etc. La présence du corps dans le roman est aussi soulignée : le récit des amours de Jacques commence à sa blessure du genou et s'achève à la cuisse de Denise, plus longue qu'une autre. Tout ce trajet met en valeur tant la nécessité universelle selon laquelle tout s'enchaîne que le matérialisme et la théorie de la connaissance (voir la dispute sur la blessure du genou). Mais l'auteur ne cède pas à la facilité de faire du roman l'illustration de conceptions philosophiques. Elle suit Jean Ehrard dans l'idée qu'il s'agit bien plutôt d'un lieu d'expérience que d'un roman à thèse. *Jacques le Fataliste* s'écrit dans un dialogue du romancier et du lecteur qui refuse la lecture passive, bouscule les habitudes, jouant d'un discontinu qui casse toute illusion, d'un réalisme paradoxal, et surtout d'une pratique consciente et intensive de l'intertextualité qui fait du livre une célébration de la littérature. Pour finir, l'auteur profite d'une « dissertation » pour montrer de quelle façon l'épisode du Père Hudson se rattache à l'ensemble du roman tant sur le plan narratif que par les questions morales qu'il met en jeu.

On regrettera tout de même l'aspect trop succinct de la bibliographie. En particulier, il est dommage de ne pas mentionner le livre excellent d'Éric Walter (*Jacques le Fataliste de Diderot*, Paris, Hachette, 1975). Il est d'ailleurs étrange que ce dernier n'ait pas été réédité : il a la petite taille que les éditeurs semblent plébisciter ces dernières années, et une densité qui en fait un livre plus riche que bien des volumes plus épais.

Colas DUFLO